# CONVENTION NATIONALE.

# PIECES

*Relatives à la prise de Mons, par le Lieutenant-Général Dumouriez, Général de l'armée du Nord;*

Imprimées par ordre de la Convention Nationale, & envoyées aux 83 Départemens par des courriers extraordinaires.

Cm
FRC
6855

A Paris, le 9 novembre 1792, l'an premier de la République.

## Président,

Je vous prie de vouloir bien présenter à la Convention nationale les pièces que je reçois, concernant la victoire remportée par l'armée, aux ordres du général Dumouriez, sur les Autrichiens, & la prise de Mons qui l'a suivie.

*Militaire.*



M+W 13957

Elles consistent en :

1°. Lettre de Dumouriez ;

2°. Sommations à la ville de Mons ;

3°. Note concernant Baptiste.

J'y joint encore :

1°. Copie d'une lettre de Bournonville, qui passe de l'armée de l'expédition belgique à Metz ;

2°. Un état des bouches à feu & munitions de guerre trouvées à Mayence, que m'a fait passer le général Custine.

PACHE.

*Copie de la lettre du général Dumouriez, au ministre de la guerre, le 7 novembre 1792, l'an premier de la république.*

J'ose vous recommander le citoyen Baptiste, mon valet-de-chambre, qui s'est conduit avec la plus grande intrépidité & la plus grande intelligence, & qui a rallié un régiment de dragons, & deux bataillons de gardes nationaux ; il ne demande que la permission de porter un uniforme de garde national, & il sera parfaitement heureux.

*Signé*, DUMOURIEZ.

*Pour copie conforme ; le ministre de la guerre*,

PACHE.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

*Copie de la lettre du général Dumouriez au ministre de la guerre, datée au quartier-général de Mons, le 7 novembre 1792, l'an premier de la république.*

Vous verrez, par le lieu d'où je date ma lettre, combien le tems a été bien employé depuis la dernière lettre que je vous ai écrite du quartier-général d'Honaing. Je l'ai quitté le 3, pour aller, avec mon avant garde, prendre une position entre Élonges & Whieries. Cette position nécessitait la prise d'un village nommé Thulin, d'où nous avons été repoussés, parce que les Belges qui étaient chargés de cette attaque s'étaient trop aventurés au-delà du village, près du moulin de Boussu, & n'avaient point pris de canon avec eux. Ils ont été enveloppés par douze à quinze cens hussards, qui en ont taillé deux compagnies, & qui auraient détruit tout ce corps, sans l'extrême valeur du deuxième régiment de hussards, qui, n'étant pas plus de 300 hommes, a chargé cette forte troupe de hussards autrichiens, & a dégagé les Belges, dont il a assuré la retraite. Le même jour 3, le général d'Harville est arrivé, avec son armée, à Bavay; le lendemain 4, j'ai tiré du camp d'Honaing neuf bataillons, pour fortifier l'attaque de Thulin, & prendre de force la position de Boussu. Mon projet alors étant d'effectuer une réunion avec le général d'Harville, il était nécessaire de chasser les Autrichiens de la longue bande de bois qui s'étendent depuis Sars jusqu'à Boussu; j'ai arrangé une attaque combinée, d'après laquelle le général d'Harville devait s'emparer du château de Sars; le colonel du on-

zième régiment de chasseurs devait, avec son régiment & de l'infanterie légère, pénétrer par Blangies, en se dirigeant sur le même château de Sars, & remontant par la droite des bois, devait s'emparer du village de Frameries, pendant que, longeant les mêmes bois, par la gauche, je m'emparerais de celui de Boussu.

Ces trois attaques ont parfaitement réussi. Les Autrichiens ont défendu, avec assez d'opiniâtreté, le moulin de Boussu, d'où je les ai dépostés avec mon artillerie; ils y ont perdu cinq ou six cens hommes. Le combat s'est passé en artillerie. J'ai bivaqué la même nuit, avec l'avantgarde, à la tête du bois de Boussu, & j'ai ordonné à l'armée de venir bivaquer sur le terrein d'Elonges. Je me suis renforcé en grosse artillerie & en obusiers, d'après le succès de cette journée.

Le cinquième, j'ai reconnu la position des ennemie sur les hauteurs de Jemmappes; j'ai attaqué avec de l'infanterie le village de Quaregnen, pendant que j'occupais leur gauche par une canonnade assez vive. Ce même jour le colonel Fregeville a tâté leur gauche, & il y a eu divers petits combats d'infanterie & de cavalerie où nous avons toujours eu le dessus. Le général d'Harville n'a pu arriver ce même jour qu'avec la moitié de son armée, d'environ six mille hommes, à la hauteur de Frameries. J'ai pris alors mon camp en face de Jemmappes, la gauche appuyée à Hornu, la droite à Frameries. J'ai fait venir ma grosse artillerie à Boussu, ainsi que l'hôpital ambulant, m'étant déterminé à attaquer le lendemain les hauteurs de Jemmappes d'une manière

décisive, pour ne pas laisser, à l'armée de Clairfait, le temps d'opérer sa jonction. J'avais fait abandonner ce même soir le village de Quareignon, qui ne pouvait pas se soutenir contre les forces qui étaient à Jemmappes, étant dominées par ce village.

Le 6 au matin, j'ai fais avancer douze pièces de seize, douze de douze, & douze obusiers, que j'ai placés en batteries sur tout le front de ma ligne. Le général d'Harville, placé sur les hauteurs de Ciply, flanquait la gauche de l'ennemi, dont j'attaquais la droite en reprenant le village de Quareignon, par les Belges, soutenus par neuf bataillons aux ordres des maréchaux-de-camp Ferrand, Rosière & Blottefière. Le centre de l'attaque, composé de dix-huit bataillons, était aux ordres du lieutenant-général l'Egalité, & des maréchaux-de-camp Stetenhoff, Desforets & Drouet. La droite, composée de l'avant-garde, était aux ordres du lieutenant général Bournonville, & du maréchal-de-camp Dampierre. La division du général d'Harville ne pouvait nous secourir dans notre attaque que par son canon, étant trop éloignée des retranchemens de l'ennemi.

L'armée des autrichiens était composée, selon les calculs les plus modérés, de vingt mille hommes, dont 3,500 de cavalerie; d'autres la portent à 28,000 hommes. Nous n'avions pas plus de 30,000 combattans. La position des Autrichiens était formibable; leur droite, appuyée au village de Jemmappes, formait une équerre avec leur front & leur gauche, qui était appuyée à la chaussée de Valenciennes. Ils étaient placés dans toute cette longueur, sur une montagne boisée où s'élevaient en amphithéâtre trois étages de re-

doutes, garnies de vingt pièces de groſſe artillerie, d'au moins autant d'obuſiers, & de trois pièces de canon de campagne par bataillon ; ce qui préſentait une artillerie de près de cent bouches à feu : nous en avions autant, mais l'élévation de leurs batteries leur donnait un grand avantage, ſi nous perſévérions à vouloir terminer l'affaire à coup de canon. Déjà depuis long-temps les troupes, ſe confiant en leur valeur, m'avaient témoigné le deſir le plus vif de ſe meſurer de près avec les ennemis. Je partageais cette confiance, parce que dans tous les mouvemens que je leur avais fait faire ſous le feu de l'ennemi, je les avais vues manœuvrer & marcher comme à l'exercice. Dans les trois précédentes journées, ſur-tout, j'avais admiré moi-même leur préciſion à exécuter les manœuvres & les déploiemens que je leur ordonnais.

La cannonade la plus vive de part & d'autres s'eſt ouverte à ſept heures du matin ; elle a duré juſqu'à dix heures, ſans que j'aye apperçu un ſuccès aſſez déciſif pour me borner à ce genre de combat. A meſure que je parcourais le front de la ligne, les troupes me témoignaient la plus vive impatience d'approcher l'ennemi à la bayonnéte. Le général Bournonville me le propoſait depuis très-long-temps, ainſi que le général Egalité. Je retenais leur ardeur, pour la rendre encore plus vive ; car mon projet était bien décidément de terminer cette affaire, en emportant les redoutes. Je me contentais cependant de rapprocher mes batteries pour faire plus d'effet, & j'ordonnai l'attaque du village de Quareignon, parce que je ne pouvais pas de ce côté attaquer Jemmappes avant d'avoir pris ce premier village. J'envoyai le colonel Thou-

venot, adjudant-général, officier du plus rare mérite, pour diriger cette attaque & se charger d'emporter Jemmappes & tout le flanc droit de l'ennemi. Je mandai au général d'Harville de rapprocher ses batteries, pour qu'elle fissent plus deffet sur la gauche de l'ennemi. Je mandai au général Bournonville de faire la même manœuvre, & d'être prêt à attaquer à midi précis. Je fis passer le même ordre à la gauche, parce que je calculai qu'alors nous serions maîtres de Quareignon qu'il était nécessaire d'occuper, parce que mon attaque de gauche aurait pu être tournée par ce village, si l'ennemi en était resté maître.

A midi précis, toute l'infanterie se mit en un clin d'œil en colonne de bataillon, & se porta avec la plus grande rapidité & la plus grande allégresse vers les retranchemens de l'ennemi. Pas une tête de colonne ne resta en arrière: le premier étage de redoutes fut d'abord emporté avec la plus grande vivacité; mais bientôt les obstacles se multipliant, le centre courut des dangers, & je vis de la cavalerie ennemie prête à entrer dans la plaine pour charger les colonnes par leur flanc. J'y envoyai le lieutenant-général Egalité, qui par sa valeur froide, rallia très-vîte les colonnes, & les mena au second étage des redoutes. Je venais de faire soutenir cette attaque par le troisième régiment de chasseurs & le sixième d'hussards, qui arrivèrent très-à-propos pour contenir & charger la cavalerie ennemie. Je me portai en même temps à la droite, où je trouvai qu'après un plein succès de la part du général Bournonville dans l'attaque des redoutes qu'il avait tournées & emportées un peu de désordre s'était mis dans sa cavalerie, pendant qu'il était occupé à la tête de son infanterie. Je la ralliai

très-vîte ; & elle chargea dans l'instant même, avec la plus grande vigueur, la cavalerie ennemie qui gagnait déjà notre flanc droit. Pendant ce ralliement, cette cavalerie voulut enfoncer le premier bataillon de Paris, qui la reçut avec la plus grande vigueur, & lui tua soixante hommes d'une décharge. Dans l'intervalle de ce combat de la droite ; notre gauche avait emporté le village de Jemmappes ; notre centre avait enlevé les secondes redoutes ; il fallut donner un nouveau combat sur la hauteur ; mais il fut moins vif & moins long, les Autrichiens étant entièrement consternés de la valeur de nos troupes. A deux heures, ils firent leur retraite dans le plus grand désordre. Nos troupes occupaient alors tout le terrein des ennemis, jonché de morts & de blessés des deux partis. Sa perte était si considérable, & sa consternation si grande, qu'il traversa la ville de Mons sans s'arrêter ni sur Berthaumont, ni sur le mont Palisel, ni même sur les hauteurs de Nimy.

Je portai toute l'armée victorieuse sur la hauteur du village de Cuesmes, que j'occupai avec de l'infanterie. On prit dans ce village une pièce de canon de treize ; on y ramassa des blessés, des déserteurs. Je fis occuper dans la même journée le mont Palisel, par la division du général Harville, & celui de Berthaumont, par celle du maréchal-de-champ Stetenhoff. J'envoyai sommer la ville de Mons, & on entra dans des pour parlers, dont vous verrez le détail dans les pièces ci jointes. Les troupes qui avaient déjà bivaqué depuis trois jours, qui n'avaient pas pu faire la soupe le jour de cette terrible bataille, montraient toujours la même ardeur, & me demandaient avec instance de marcher à Mons & de l'escalader. Je fus obligé de leur pro-

mettre qu'elles auraient cette satisfaction le lendemain, & je fis effectivement toutes mes dispositions pour completter la circonvallation de Mons, & pour l'attaquer dans plusieurs endroits à-la-fois. Les ennemis avaient profité de la nuit pour l'évacuer, & les derniers quatre cents hommes qu'ils y avaient laissés, en sont sortis vers neuf heures du matin. Je m'occupai à placer mes batteries, lorsqu'à 9 heures, les habitans, après avoir rompu les portes que les Autrichiens avaient fermées, sont venus m'inviter à entrer dans la ville; ce que j'ai exécuté sur-le-champ. Les magistrats se sont trouvés à la porte de la ville, & m'ont offert les clefs: je leur ai dit, en posant la main dessus, que nous venions comme frères & amis, pour les engager à tenir toujours portes fermées contre leurs anciens oppresseurs, & à défendre la liberté que nous venions de leur conquérir.

Cette journée, à jamais mémorable, couvre la Nation Française d'une gloire immortelle. Il n'est pas un bataillon ni un escadron, il n'est pas un individu dans l'armée qui ne se soit battu, & de très-près. Vous connoissez déjà les talens & la valeur du général Bournonville; tous les autres généraux, & sur-tout le général Egalité, ont mis la plus grande intelligence dans la conduite des troupes. Les officiers d'état-major & les aides-de-camp ont porté les ordres avec la plus grande intrépidité & la plus grande précision, au milieu du feu & du carnage le plus terrible. Le général Drouet a eu une jambe cassée d'un coup de feu. Le colonel Chaumont, adjudant-général, a eu un bras traversé d'une balle; & son cheval tué sous lui. Le général Ferrand a eu une forte contusion à une jambe, & un cheval tué sous lui. L'adjudant-général

Montjoie a eu la bouche percée d'une balle qui lui a enlevé sept dents. Le colonel Dubouret, du cent-quatrième régiment, a été grièvement blessé, ainsi que le citoyen Berteche, lieutenant de la gendarmerie nationale, blessé de quarante-un coups de sabre, après avoir tué sept hommes. Le citoyen Lafosse, lieutenant-colonel du bataillon des Deux-Sèvres, a eu un bras cassé d'une balle. Beaucoup d'autres officiers & soldats ont été tués ou blessés. Je ne sais pas encore au juste qu'elle est notre perte, mais je l'estime à trois cents morts & six cents blessés : je vous en enverrai l'état, dès que j'aurai pu le recevoir des différens corps. Il ont perdu aussi huit pièces de canon, dont cinq prises par l'avant-garde du général Bournonville, & trois à notre attaque de gauche. L'artillerie a servi avec son courage & son habileté ordinaires, si redoutés de nos ennemis.

La perte des ennemis en tués, blessés ou déserteurs, monte au moins à quatre mille hommes, sans compter presqu'autant d'hommes égarés, débandés & perdus, que nous ramassons tous les jours.

Tel est le détail de cette bataille, qui est décisive pour la conquête de la Belgique, car les Autrichiens n'oseront plus se mesurer en bataille rangée ; & nous avons prouvé dans celle-ci, qu'aucun obstacle, même en réunissant les ressources de l'art à celles du terrein, n'arrête le courage des troupes françaises.

Je vous adresse cette dépêche par le citoyen Larue, mon aide-de-camp, lieutenant-colonel, homme du plus grand courage.

Le général en chef,

*Signé*, DUMOURIEZ.

*Pour copie conforme*,

Le Ministre de la Guerre.

*Copie de la lettre du lieutenant-général Bournonville au Miniſtre de la guerre, à Mons, le 7 novembre 1792, l'an premier de la République.*

J'ai reçu hier, monſieur, ſur le champ de bataille, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & l'ordre du pouvoir exécutif de me rendre à Metz, pour y commander l'armée aux ordres du général Kellermann, appelé à Paris; je ſens combien il me ſera difficile de ſuppléer à l'abſence de ce général expérimenté, & je compterai infiniment ſur cette brave armée avec laquelle j'ai eu le bonheur de combattre pour la liberté, pour tâcher de la faire triompher par-tout.

Il m'eût été impoſſible, monſieur, d'exécuter votre ordre & celui du pouvoir exécutif, à la lettre, en partant ſur-le-champ. En mouvement depuis le 26, que j'ai pris Quiévrain; au combat depuis trois jours; obligé de ſuivre le ſuccès d'une bataille qui aſſure le ſuccès de nos armes dans la Belgique, il a fallu opérer mon ralliement, prendre poſition pour la nuit; le général en chef m'avait en outre chargé des ſuites de la ſommation de livrer Mons; j'ai été obligé de paſſer la nuit en parlementaire & en meſures, pour entourer la ville & la prendre ſans entendre d'autre capitulation que la volonté d'une nation qui veut punir avec ſageſſe & humanité; il a fallu entrer dans Mons ce matin, en prendre poſſeſſion; & enfin, monſieur, me voilà diſpoſé à partir; j'ai rempli ma tâche ici; je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne pas terminer cette campagne ſous les yeux d'un père, d'un frère & d'un ami, le brave général Dumouriez. Vous ordonnez cette ſéparation, monſieur; elle me coûte cruellement; mais vous la jugez néceſſaire: je n'é-

coute que mon devoir & l'obéiſſance ; je n'écoute que l'amour ſacré de ma patrie.

Forcé de raſſembler mes équipages épars, je ne pourrai partir que le 10 de Valenciennes, d'où je me rendrai en toute diligence à Metz : vous ſavez, monſieur, les opérations que vous m'y propoſez, la quantité de troupes que j'aurai à y employer ; c'eſt d'après ce tableau que je vous prie d'y faire accélérer les effets de campement, les approviſionnemens de munitions ; je vous prierai auſſi d'y faire rendre toutes les cartes les meilleures de la campagne que vous deſirez que j'entreprenne ; je n'ai que celle de la guerre de la Belgique, qui ne ſont plus applicables.

Je profiterai de la journée du 9 pour raſſembler mes équipages & prendre un peu de repos : j'en avais très-peu eu au camp de Maulde ; & depuis mon départ de ce camp, pour faire ma jonction avec le général Dumouriez, je n'ai pas encore quitté le feu ni le bivac. D'après cela vous devez juger de ma ſanté ; mais j'ai l'honneur de vous le répéter, aucun ſacrifice ne me coûtera pour le ſalut de ma patrie.

Je ne vous dis rien ſur la bataille de Jemmappes, où j'ai eu plus à admirer qu'à faire : cette bataille, qui ſera fameuſe par les diſpoſitions du général en chef & l'intrepidité des troupes, comme par les réſultats qui aſſurent invariablement la conquête de la Belgique, ſera un monument de gloire pour la nation françaiſe. Je laiſſe le plaiſir, bien dû à notre intrépide général, de vous en faire le récit.

Le lieutenant-général. *Signé* BOURNONVILLE.

*Pour copie conforme.* Le Miniſtre de la guerre.

*Bataille de Jemmappes, le 6 novembre, l'an premier de la République française.*

Le général des armées de la république française, aussi tôt la bataille gagnée, envoya un trompette sommer le commandant de l'armée autrichienne retirée dans Mons, de rendre cette place : celui-ci consentit d'entrer en pourparler, & il promit d'envoyer le quartier-maître général de l'armée, en demandant un officier en ôtage.

*Copie de la seconde sommation du général français.*

Le général des armées de la république française a eu la complaisance d'attendre pendant trois heures le quartier-maître-général de l'armée autrichienne.

Il a été fort surpris que la ville ait tiré sur nos troupes qui montaient à Palisel.

Il déclare qu'il va établir ses batteries, qu'il mettra la ville en feu, & passera la garnison au fil de l'épée : un seul moyen d'éviter ce malheur, c'est de recevoir, dès ce soir dans la ville, un bataillon français & 25 chevaux qui s'empareront des portes, à mesure que les troupes évacueront.

Du champ de bataille le 6 novembre 1792, l'an premier de la république. *Signé*, DUMOURIEZ.

*Troisième sommation.*

Nous, Charles François Dumouriez, lieutenant-général, commandant en chef l'armée de la république, sommons l'officier commandant les

troupes impériales qui forment la garnison de la ville de Mons, de se rendre à discrétion sur-le-champ, & sans aucune capitulation, au lieutenant-général Bournonville, commandant de notre avant-garde, sous peine d'être puni de mort, ainsi que tous les officiers de la garnison, s'ils me forcent à tirer un seul coup de canon sur la ville.

Du champ de bataille de Jemmappes, le 7 novembre 1792, 6 heures du matin, l'an premier de la république. *Signé*, DUMOURIEZ.

*P. S.* Si malheureusement le commandant Autrichien s'oppose à ce que la lettre ci-jointe soit remise aux magistrats de Mons, & si je n'en reçois pas de réponse, il paiera de sa tête ce trait d'audace criminelle qui compromettrait aux rigueurs d'un bombardement & d'un siége les habitans de la ville de Mons, qui doivent être séparés de la querelle de la république française avec les despotes. *Signé*, le lieutenant-général commandant en chef les armées françaises.

*Pour copie conforme aux minutes.* Signé le général en chef, DUMOURIEZ.

*Copie de la lettre du général aux magistrats de Mons, le 7 novembre, à 6 heures du matin.*

MESSIEURS,

L'armée de la république, que je commande, est envoyée dans la Belgique pour y porter la paix & la liberté, & pour délivrer les peuples de la tyrannie des barbares Autrichiens. Je viens de faire la circon-

vallation de votre ville ; une poignée d'Autrichiens qui y reſtent oſe me propoſer de les laiſſer ſortir avec les honneurs de la guerre, pendant qu'il dépend de moi de les prendre tous à diſcrétion. Vous trouverez ci-contre l'ordre que je donne au commandant de cette prétendue garniſon.

Votre devoir, comme repréſentans du peuple, eſt de détourner les calamités qui réſulteraient d'une défenſe téméraire autant qu'inutile : ainſi, je vous ſomme d'engager ou de forcer le commandant Autrichien à livrer, ſans aucun délai & ſans aucune capitulation, la porte que j'indiquerai pour l'entrée des troupes françaiſes. Il doit, ainſi que vous, témoigner, par cet acte d'obéiſſance, la confiance due à la généroſité & à l'humanité de la nation françaiſe. Je vous déclare, meſſieurs, que ſi malheureuſement je ſuis obligé de faire tirer ſur la ville, je vous rendrai perſonnellement reſponſables ſur vos biens & ſur vos têtes du tort irréparable que votre faibleſſe ou votre connivence aura attiré ſur votre patrie.

Je ſuis, meſſieurs, l'ami du Peuple Belge.

*Signé*, DUMOURIEZ.

*Pour copie conforme*, le Miniſtre de la guerre.

Imprimé par ordre du Département des Bouches du Rhône, à Marſeille le 19 Novembre 1792, l'an premier de la République Françaiſe.

*Signé*, DESCENE, Secrétaire-général.

---

A MARSEILLE, de l'Imprimerie de JEAN MOSSY, Imprimeur du Département, l'an premier de la République Françaiſe, 1792.